

Maurice Lemoine  
Sur les eaux noires  
du fleuve





# Sur les eaux noires du fleuve



Maurice Lemoine

# Sur les eaux noires du fleuve

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-2-35949-139-5

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Je suis la plaie et le couteau !  
Je suis le soufflet et la joue !  
Je suis les membres et la roue,  
Et la victime et le bourreau !*

Charles Baudelaire

*Je demeure convaincu qu'un  
journaliste n'est pas un enfant  
de chœur et que son rôle ne  
consiste pas à précéder les  
processions, la main plongée  
dans une corbeille de pétales  
de roses. Notre métier n'est  
pas de faire plaisir, non plus  
de faire du tort, il est de porter  
la plume dans la plaie.*

Albert Londres





## *Le Bas-Fleuve*

Ils rient, bavardent et fument. Ils regardent dans le vide, avec cet air niais qu'ont souvent les soldats. Ils profitent de la pause – un petit moment encore et ça va s'agiter. Non qu'un peu d'animation ne soit à dédaigner. Les jours se traînent, dans cette foutue caserne – monotonie, monotonie, monotonie.

Petit gars inexistant, du genre « je reste dans mon coin », le *soldadito* Ramón a l'air blasé. Il n'en pense pas moins. Il en a ras les bonbons. Ras-le-bol de ce service militaire obligatoire – vingt-deux mois de sa vie ! Ras-le-cul de plonger le bras jusqu'au coude dans les cuvettes des WC pour les récurer. Ras-la-casquette de ces gradés pas très fins de la tête – tout dans les biceps et les abdominaux.

Toujours les mêmes qui trinquent. Les prolos, les paysans, les moins-que-rien. Les rejetons des richards et des bourges, ils le font leur service, eux ? Ils prennent le risque de se faire trouser la peau par la guérilla ? Jamais !

— Les riches paient en argent et les pauvres en morts, gronde Ramón à mi-voix.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Ramón se tourne vers le copain – pas une grosse tête

non plus, mais un gars réglo. Il lui explique ce à quoi il pensait. La lèvre inférieure du copain dessine une sorte de moue. Il flotte dans son treillis vert. Ramón marmonne quelques jurons entre ses dents.

— Ces espèces de grosses merdes sédentaires, *burguesitos*, *mariquitos*<sup>1</sup>, enculés de planqués !

Le copain observe par en dessous les trois pelotons rassemblés. Des types comme eux. Des compagnons d'infortune. Et, faut le dire, pas mal de fêlés. Chez beaucoup, ce n'est pas le cerveau qui travaille, mais les glandes. Un flingue entre les mains, une bonne mise en condition – « Vous allez pisser le sang par les cartouchières, mais vous serez des hommes en repartant ! » – les voilà prêts à se laisser embarquer dans n'importe quoi.

Le *soldadito* branle plusieurs fois la tête, puis change de sujet.

Sur l'esplanade qui s'étale à proximité, un sergent instructeur braille après les nouvelles recrues. Du QG aux murs gris anthracite sortent le lieutenant-colonel Gómez – lunettes noires sur les yeux –, le major Pulido – lunettes noires sur les yeux – et le lieutenant Estrada – lunettes noires sur les yeux. Après avoir claqué un salut, Pulido et Estrada se dirigent vers leurs soldats.

Derrière ses verres teintés, Pulido observe les hommes de ses yeux gris fureteurs, rusés. Estrada, lui, sous son uniforme, a un corps osseux et tourmenté. Un coriace, Estrada. Il fait peur à tout le monde. Il arrive toujours à ce qu'il veut.

— Rassemblement ! *Rápido* ! Magnez-vous, bougez-vous le cul !

Les trois pelotons se raidissent en position de

1. *Burguesitos* : petits-bourgeois ; *mariquitos* : petits pédés.

garde-à-vous. Silence compact. La voix du major claque comme un coup de fouet.

— Je vous rappelle l'objectif de notre mission à Dorado. Rien de nouveau, mais vous devez toujours l'avoir en tête. Pour gagner cette guerre, il nous faut du renseignement.

Un coup d'œil circulaire :

— Je vous donne un exemple... Après la suspension des négociations de paix avec les FARC<sup>1</sup>, en février dernier, une colonne de guérilleros a abandonné la zone démilitarisée et s'est déplacée sur huit cents kilomètres, à travers le pays, avant qu'on puisse l'intercepter. Huit cents kilomètres ! Ni la police ni l'armée n'ont reçu d'informations des nombreux paysans qui les ont vus passer.

Cette histoire lui donne des aigreurs d'estomac. Il arque les sourcils :

— Qu'est-ce que vous en déduisez ?

Numéro bien rodé, le lieutenant Estrada répond :

— On ne peut pas faire confiance à la population.

Dans tous les bleds, dans tous les quartiers, tu as des troupes de gosses trop crasseux pour pouvoir encore se salir qui cavalent après des ballons. Des adolescents et des jolis brins de filles qui se roulent des patins au coin des rues. Des mecs plein de cambouis qui réparent des bagnoles. Des grands-mères assises sur le seuil de leur baraque, des bonnes femmes qui étendent du linge au balcon. N'importe quel mouvement suspect, n'importe quelle présence anormale, cette engeance, ou l'un des siens, alerte immédiatement les complices de la guérilla. Sans cette aide, les subversifs deviendraient sourds et aveugles, aussi isolés que des naufragés sur une île

1. Forces armées révolutionnaires de Colombie ; le plus important des mouvements d'opposition armée.

déserte. Repérables, démunis. Il s'agit d'inverser la tendance, d'accord ? Bien qu'un œil entraîné puisse parfois reconnaître les membres en civil des groupes armés, on n'est pas toujours certain de qui est qui. Un colporteur qui vend des fruits ou des glaces peut parfaitement être un tueur ou un collaborateur de la subversion.

— Donc, vous allez ouvrir vos mirettes ! Sérieusement. Et ces fils de pute, faut me les choper.

D'un seul coup, ça turbule sérieux, comme on dit dans l'aviation. Chacun vérifie son équipement aussi soigneusement que s'il partait à l'assaut d'une tranchée. Pour dire vrai, la mission n'est rien d'autre qu'une patrouille de routine. Les appelés ne s'aventurent que rarement sur le front – d'ailleurs, de front, il n'y en a pas. Quatre mois d'instruction, contre sept mois pour les soldats professionnels, ne les préparent pas suffisamment pour affronter les guérillas. Les combats contre les FARC ou l'ELN<sup>1</sup> sont menés par les Brigades mobiles, spécialisées dans la lutte anti-insurrectionnelle. Encore heureux ! Le *soldadito* Ramón colle un coup d'épaule au copain :

— Tu sais ce que c'est ton corps ? Juste un mélange de gaz et de liquides enfermés sous une peau vachement vulnérable aux balles blindées.

— Sainte Mère de mes deux ! Ça sort d'où cette connerie ?

— Je l'ai lu dans les pages scientifiques de *Semana*.

— Et pour me remonter le moral, tu n'as pas quelque chose de plus déprimant ?

Quand ils patrouillent dans le *campo*<sup>2</sup>, le copain souffre d'une véritable psychose. Il craint en permanence l'éclatement d'une mine sous ses pieds.

1. Armée de libération nationale ; deuxième guérilla en importance.

2. Les campagnes et, par extension, les villages et les hameaux.

— *Coño !* Tu pars vivant, tu rentres en macchabée !

La mort, toujours la mort... Faut vraiment manquer de bol pour être né en Colombie.

Les moteurs des bahuts ronronnent, émettant une odeur d'essence brûlée qu'aucun vent ne vient disperser. Dans cette région du Bas-Fleuve, le climat porte un nom poétique : chape de plomb. Il y fait chaud. Chaud et humide – on se croirait au cœur d'une éponge imbibée.

Les mecs se hissent dans les camions. Ils s'installent comme ils peuvent. Ils commentent les propos du major et du lieutenant. Ramón grimace sans grimacer. Bien formatés les *pelaos*<sup>1</sup>. Prêts à obéir au doigt et à l'œil. Prêts à se montrer aussi durs et cons que la situation peut l'exiger.

Coincé contre les ridelles, Ramón se cramponne au toit de la cabine. Le flingue d'un collègue lui laboure les reins.

— C'est un peu spartiate, tu ne trouves pas ?

L'autre se pousse de côté.

— Oui, mais c'est pas cher. Je mets de l'argent de côté. Dans un mois, c'est la quille, figure-toi.

— Qu'est-ce que tu vas faire, après ?

— Je vais me chercher une fille qui maîtrise la cuisine et qui suce bien.

Le mec rit si fort qu'il manque se déboîter la mâchoire.

Précédés d'un *command car*, les camions s'ébranlent en grondant. Ils traversent le centre de la ville aux ombres dures et aux rues tendues. Ils passent la grande église coloniale dont les cloches sonnent à toute volée. Ils évitent la place centrale, nerveuse et encombrée, enfilent une longue avenue – en blanc sur fond rouge se détache

1. *Pelao* : selon le contexte, jeune homme, mec, « mon gars ».

le logo d'une boisson gazeuse un peu trop connue. Des silhouettes de gonzesses glissent furtivement. De grands cris pleins d'élégance les informent de la beauté de leurs culs.

Aux lignes géométriques d'un quartier désolé d'entrepôts plus ou moins en ruine succèdent de hauts palmiers, des friches, une infecte lagune plus boueuse que liquide, d'interminables plantations de bananiers. Le bruit des pneus se modifie : après un virage à angle droit, les bahuts ont quitté la route bitumée. Ils s'engagent sur des grilles métalliques – la travée du pont enjambant un *río* à l'eau brune que trouble une écume frelatée. Les fondrières d'une piste merdique chahotent sérieusement les camions. Le moindre nid-de-poule fait rebondir les roues arrière et déséquilibre les passagers.

Environnée d'un nuage de poussière brune, une camionnette Rodeo verte aux vitres teintées suit le convoi.

Comme toujours dans ce cas-là, une ribambelle de gamins surveillent les faits et gestes des militaires. Des mères s'égosillent pour qu'ils rentrent à la baraque – et plus vite que ça ! Les soldats patrouillent d'une maison à l'autre, en formation de combat urbain. Les habitants lorgnent vers eux d'un air renfrogné. Un tic d'agacement agite le visage d'un vieux Noir aux cheveux neigeux.

— Au lieu de nous expédier l'armée, l'État ferait mieux de nous envoyer des instituteurs et des médecins.

Quand tu vois l'état de la bourgade... Des tas de gens y meurent de maladies stupides. En 2002 ! Surtout des gamins en bas âge et des vieux. Sans parler du reste – quand surgissent des rumeurs de massacres venues des hameaux des environs.

Et revoilà la *plaga verde*<sup>1</sup>, une fois de plus, qui les ponce au papier de verre de l'attente et de l'anxiété.

Les *chulos*<sup>2</sup> procèdent à des contrôles sur la place centrale. Ils demandent leur pièce d'identité à tout le monde. Ils font descendre les gens des voitures. En quête d'éventuelles surprises sous les marchandises transportées, ils passent les camions au peigne fin ; une simple barre métallique sert à sonder les chargements.

— Ils ne sont là que pour réprimer !

— Tu as vu, les deux types, avec eux ?

— Ça sent mauvais, je n'aime pas ça.

Quand les bahuts ont déboulé et freiné, noyant le centre de Dorado sous une poussière rouge pour cinq longues minutes, les deux civils, le visage dissimulé sous une capuche, sont descendus de la Rodeo. Maintenant, ils entrent dans les bars avec la soldatesque et examinent les consommateurs, le cou tendu. Dans la *cantina* de Manolo, l'index de l'un d'eux s'est tendu. Les soldats ont interpellé un grand Black qui chaloupait entre les tables, un bandana sur le sommet du crâne, avec des mouvements cool, des mouvements lents. On a perçu une discussion indistincte – rapport à la musique qui gueulait. « Te fous pas de notre gueule, on te connaît bien, fiston. » « Vous êtes fous ! Vous avez des hallus ! Vous êtes complètement ravagés ! » « Parle-nous sur un autre ton. T'es dans une sacrée merde, enfoiré. »

Une fois les reîtres sortis en le propulsant devant eux, il y a eu quelques commentaires, à voix feutrée. « Walter, franchement, à part sa consommation de joints, je ne vois pas trop ce qu'on pourrait lui reprocher. » Entre deux

1. La plaie verte (l'armée).

2. Militaires.

gorgées, un type a répliqué : « Faut voir... La guérilla bénéficie du soutien de plus en plus actif des *campesinos*<sup>1</sup>, c'est con, mais c'est comme ça. » Son voisin a pouffé. « Walter ? Un paysan ? À part la marijuana, il ne sait rien planter ! Et, rapport aux FARC, je n'imagine pas un jouisseur comme lui fricoter avec eux. » Il y avait effectivement là quelque chose qui ne cadrerait pas dans le tableau. Le cul d'une bouteille de bière vide a fait un bruit sec en cognant la table en formica. « Va savoir... Dans ce pays, tout le monde a viré cinglé. » Un silence. « Ouais... Surtout les militaires et les *paracos*<sup>2</sup>. » On a alors décelé une tension contenue : « Ferme ta gueule, les *chulos* sont dans le coin. »

D'autres, inertes, indifférents, observent les événements et comptent les coups. En voilà un deuxième d'événement, justement. Devant le centre de santé, un autre mec se fait coincer. Un jeune au visage maigre et aux dents proéminentes qu'on ne connaît pas trop bien. Il ne vit à Dorado que depuis quelques mois. En tout cas, l'incompréhension peut se lire sur chacun de ses traits. Un peu plus que de l'incompréhension peut-être. Il sue abondamment, secoué par des tremblements nerveux.

À l'angle du parc central – quatre palmiers élancés, des plaques d'herbes folles, une statue déglinguée, trois bancs métalliques à moitié rouillés – le major Pulido passe le temps en discutant avec le lieutenant Estrada et l'un des civils masqués. Il la joue « je suis un guerrier » – il adore ça.

— Si je devais résumer ce que j'ai appris en trente-cinq années de service, ce serait : improviser, improviser

1. Paysans.

2. Paramilitaires.



et improviser. Tu ne connais pas ton ennemi tant que tu ne le combats pas.

Estrada reste froid, souriant, sans dire un mot. Le *sapo*<sup>1</sup> lui pose soudain une main sur le bras.

— En parlant de combattre... Lui, là-bas ! C'est un milicien des FARC.

— Tu en es sûr ?

— Absolument certain.

Le front creusé et strié de rides, tanné par le soleil, un vendeur ambulancier vient de déboucher, tirant une charrette à bras chargée de fruits. Derrière lui, des chiens trottent, échine basse, queue entre les cuisses, mais c'est le major Pulido qui aboie :

— Chopez-moi cet individu !

Quatre soldats s'élancent en petites foulées, rejoints par Estrada.

— Nom, prénom, carte d'identité... D'où viens-tu ?

L'homme a lâché sa charrette. Il regarde ses mains, plie et déplie lentement les doigts.

— Je viens de Higuera.

— C'est où, Higuera ?

Estrada le sait parfaitement.

— Un hameau, à sept kilomètres d'ici.

— Qu'as-tu fait en ville ?

Un geste en direction des mangues et des papayes qui brillent à côté des oranges et des citrons.

— Je suis venu vendre tout ça.

— À qui as-tu parlé ?

L'homme baisse les yeux sur ses Nike vieilles de dix ans.

— Un peu à tout le monde... À ceux qui m'ont acheté quelque chose, surtout.

1. Délateur.

— À des délinquants ? À des *subversivos* ?

Le paysan tourne ses paumes vers le ciel.

— Je n'en sais rien, moi.

— Tu n'en sais rien...

Le paysan soupire bruyamment, comme s'il ne pouvait retenir son agacement.

*Putain ! Discuter avec ces cons de militaires, c'est comme jouer au ping-pong sur une pirogue emportée par le courant.*

— Il n'existe pas de loi disant qu'un commerçant doit s'informer du passé judiciaire de ses clients avant de leur proposer sa marchandise ! Maintenant, ici, tout le monde est délinquant...

— Tu t'exprimes bien, dis donc, pour un analphabète. Il y avait des postes de contrôle des guérilleros, sur le chemin, quand tu es venu ?

La sueur perle sous la vieille casquette du *campesino*. Jusque-là, tout va bien. Mais un faux pas, une déclaration irréfléchie, et tout peut basculer. Il respire un grand coup. La seule façon de ne pas se faire piéger, c'est de s'écarter le moins possible de la vraie vérité.

— Oui, il y en avait un.

— Tu leur vends ta boustifaille ?

*Surtout, reste crédible. Les meilleurs mensonges contiennent toujours une part de vérité.*

— C'est assez difficile comme question.

— C'est surtout la réponse qui me paraît compliquée.

— Quand des hommes armés jusqu'aux dents vous disent qu'ils veulent vous acheter une partie de votre fourbi, il est extrêmement dangereux de refuser.

Estrada lui adresse ce qu'il appelle son « sourire d'enculé ».

— Toute opinion personnelle est un luxe. Ce qu'il me

faut, ce sont des faits. À Higuera, vous faites tous pareil, pas vrai ? Vous êtes maqués avec eux !

— Absolument pas.

— Tu mens très mal.

— Pas du tout. Je suis toujours prêt à rendre service, quand c'est possible. Mais je ne peux pas vous en dire plus que ce que je sais, pas vrai ?

— Ne raconte pas de salades, on sait que tu es milicien.

— Je ne suis rien du tout ! Je n'ai jamais vu un seul guérillero dans le *pueblo*, pas même la moitié d'un.

Estrada crache. Du bout du pied, il recouvre de poussière le médaillon glaireux.

— Tu as tout intérêt à coopérer si tu ne veux pas qu'on devienne *vraiment* méchants.

Le paysan secoue la tête comme pour chasser une sombre vision. Estrada ricane :

— Très bien, on verra bientôt si tu as autant de couilles que tu le crois.

Le désignant d'un coup de menton à ses subordonnés, il glapit :

— Tu viens avec nous, *hijueputa* !

— Et mes fruits ?

— On n'est pas chargés de l'intendance, tu les laisses là.

Le paysan passe du cramoisi à l'écarlate. Sa poitrine se soulève par spasmes. Son corps, sa voix, son visage, tout chez lui exprime une colère à peine contrôlée.

— Si on ne collabore pas avec eux, les FARC nous considèrent comme des traîtres ; les paramilitaires pensent que nous travaillons pour la guérilla ; l'armée nous soupçonne de tout et personne n'a confiance en nous ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse, nom de Dieu ?

Pour un peu, le *soldadito* Ramón acquiescerait. Il lui paraît plus raisonnable de se tenir à carreau. Il pousse

doucement l'homme en direction des camions. Ils y retrouvent les deux autres suspects qui sont là, debout, tête baissée, osant à peine respirer. Dans le *command car*, un radio attend, le nez sur son micro. Le major Pulido fait signe que c'est bon. Estrada gueule des ordres. Les sous-offs se prennent une bonne suée. Surgis des quatre coins de la bourgade, les *chulos* se rassemblent en traînant les pieds.

Sur un coin de trottoir, devant une suite de vieilles boutiques dont l'état reflète l'aspect minable de Dorado, quelques habitants sont rassemblés. Une belle femme, digne, d'une cinquantaine d'années, répète en boucle : « Eh ben, dis donc... Eh ben, dis donc... » Les autres se connaissent suffisamment pour ne pas masquer leur réprobation. À les entendre, on peut même dire qu'ils sont à cran. Ils supputent, ils grondent, ils crachent sur *la plaga verde*.

Amaigri, dur, les yeux sans cesse en mouvement, un jeune type observe les deux *sapos* qui réintègrent, toujours masqués, la camionnette Rodeo.

— Salauds ! Pourriture... Merde, merde ! Mais qui sont ces mecs ? Faut les flinguer !

Quand ils sont arrivés à l'entrée de la base, on a bandé les yeux des détenus. Plusieurs soldats leur ont mis les mains dans le dos et les ont menottés. On les a fait mariner – et mariner et mariner. Lorsque le grand Black a commencé à protester – « Je n'ai pas mangé depuis ce matin ! » –, ils ont demandé à aller aux toilettes, à boire ou à se mettre quelque chose sous la dent. Le *chulo* qui les gardait s'est massé la nuque, manifestement pris par d'autres soucis. On les a enfermés individuellement, seuls avec eux-mêmes, pendant un certain temps.

Ensuite, après les avoir ainsi ramollis, on les a travaillés.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO  
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2013. N° 109263 (00000)  
*Imprimé en France*

